Le Monde
Vendredi 13 novembre 2026

Six historiennes pour dire le quotidien des classes populaires

Ecrit à douze mains et dans la longue durée, « Au jour le jour » bouscule les cloisonnements académiques au profit d'une approche interdisciplinaire



Dans une conserverie de cornichons, à Saint-Gilles-Croix-de-Vie (Vendée), en septembre 1975. LÉON CLAUDE VÉNÉZIA/ROGER-VIOLLET

ANDRÉ LOEZ

Les parutions en histoire, pour brillantes qu'elles puissent être, se suivent et se ressemblent souvent : thèses pointues, manuels efficaces, biographies exhaustives ou livres commémoratifs de circonstance. Et, parfois, dans ce paysage éditorial relativement prévisible, surgit une exception aux allures de petit miracle intellectuel. *Au jour le jour*, écrit à douze mains par un collectif d'historiennes, sort ainsi de toutes les catégories habituelles. Pour le comprendre, il faut écouter ses autrices raconter la fabrique d'un travail qui fera date pour l'historiographie des classes populaires.

Tout débute par une rencontre entre jeunes chercheuses, inscrites en doctorat sur des thématiques à première vue très différentes, mais que réunit un intérêt commun pour les enjeux de genre et d'histoire sociale. A l'époque, Anaïs Albert épluche des dossiers d'archives sur le Paris populaire de la fin du XIXe siècle, Mathilde Rossigneux-Méheust travaille sur la vieillesse en hospice, tandis que Clyde Plumauzille s'intéresse aux prostituées sous la Révolution française. Des femmes apparemment bien loin des sœurs catholiques hospitalières étudiées par Anne Jusseaume, ou des ouvrières grévistes des années 1960 et 1970 interrogées par Fanny Gallot et Eve Meuret-Campfort. Mais tous ces sujets sont traversés par de mêmes interrogations, qui près de vingt ans plus tard irriguent leur livre : comment vit-on dans une position sociale dominée, et que peut-on y faire, en particulier les femmes ?

Les réponses se construisent peu à peu, alors que les doctorantes obtiennent l'une après l'autre des postes à l'université. Lors de réunions régulières, mêlant liens amicaux et scientifiques, elles échangent des fiches, relisent réciproquement leurs articles et se soutiennent, d'une manière de plus en plus concrète, bien que – parce que ? – hors des murs de l'université : *« On n'a jamais voulu s'institutionnaliser, mais garder cet aspect informel, qui permet d'avoir des ponts très étroits entre nos sphères privée et professionnelle »*, explique Eve Meuret-Campfort. Anaïs Albert souligne à cet égard les vertus d'un groupe entièrement composé de femmes : ce qui n'était ni voulu ni revendiqué au départ s'est avéré utile pour *« déjouer un certain nombre de rapports de pouvoir, dans l'institution, en développant des formes de sororité et d'entraide féminine »*.

> La façon de travailler des autrices, associant jusque dans l'acte d'écriture convergence intellectuelle et confiance mutuelle, suppose des liens construits au long cours

Dans les années 2010, le groupe se trouve un nom, Genre et classes populaires, et avance dans le travail en commun à travers l'enseignement, comme le raconte Fanny Gallot : *« De fil en aiguille, on a organisé un séminaire, puis un cours de master, et petit à petit s'est élaborée l'épistémologie dans laquelle on allait se situer. »* Une approche résolument interdisciplinaire, faisant feu de tout bois en termes de références bibliographiques, sans séparer l'histoire et la sociologie, ni le XIXe siècle et le très contemporain, qui fait disparaître le cloisonnement initial entre leurs recherches. *« Le livre a rebattu les cartes de nos spécialités »*, continue Fanny Gallot, en insistant sur une véritable écriture commune, *« polyphonique »*, ose Clyde Plumauzille, car *« on assume, en se connaissant bien, de pouvoir se réécrire les unes les autres, au point qu'on ne reconnaît plus quelle phrase était de nous au départ »*. Anne Jusseaume le résume ainsi : *« Il y a une touche de chacune partout, y compris dans les chapitres dont nous n'étions pas initialement responsables. »*

Cette façon de travailler, associant jusque dans l'acte d'écriture convergence intellectuelle et confiance mutuelle, suppose des liens construits au long cours. *« Pas de signature, au bas des chapitres, c'est le produit d'une socialisation très longue »*, souligne Mathilde Rossigneux-Méheust. L'absence de formalisation institutionnelle permet aussi, selon elle, d'éviter les contraintes typiques d'un monde académique devenu friand de projets à court terme, de délais et dates limites : *« Ça nous a permis de faire ce livre très lentement. »*

Eloge de la lenteur, d'une cuisson *« à feu doux »* dans une *« cuisine féministe »*, que revendique l'épilogue du livre. Celui-ci fait entrer le lecteur dans les coulisses du travail, en filant volontiers la métaphore culinaire : *« Genre et classes populaires a refusé de devenir un restaurant étoilé. Expérimenter, rater, recommencer constitue notre cuisine. »* Les six chercheuses ont parfaitement conscience du décalage énorme entre cette expérience collective assez enchantée du travail intellectuel et le quotidien des gens ordinaires qu'elles étudient, dont les vies sont marquées par la dureté, le manque d'argent, d'autonomie et de temps. Le paradoxe n'est qu'apparent : ce sont sans doute, au fond, les très nombreuses heures passées à lire, dans les archives, des histoires de violences scolaires et de précarité salariale, de logements exigus et d'accidents du travail, qui ont orienté leurs propres pratiques professionnelles vers l'égalitarisme et l'entraide. Une *« attention au soin, au rythme de chacune,* [qui] *fait de* [leur] *groupe un foyer où il fait bon mijoter ses idées »*, et qui donne d'autant plus de saveur à leur livre. ■

EXTRAIT

« La charnière entre les XIXe et XXe siècles constitue un moment singulier de prise de parole populaire sur la sexualité. Cette dernière se déploie à la faveur des contestations ouvrières dans l'espace du travail et des grèves dites "de dignité", alors que travailleurs et travailleuses s'emploient à mettre en lumière les injures, les comportements inappropriés et les violences sexuelles subis au quotidien. Dans ce contexte, les termes employés désignent autant qu'ils condamnent : les hommes "lutinent", "prennent des libertés", "tracassent" (…) et il est désormais question d'"actes téméraires", de "gestes trop hardis" (…). Les mobilisations font donc émerger non seulement un discours sur l'expérience d'une sexualité imposée, mais elles le politisent. »

AU JOUR LE JOUR, PAGE 337

La classe sociale, imprimée dans les corps



« APPRENDRE SA PLACE », « Joindre les deux bouts », « Croire », « Prendre du bon temps », « Faire du sexe »… Voici des intitulés de chapitres qu'on ne s'attend pas forcément à trouver dans une histoire des classes populaires françaises du XIXe siècle à nos jours. Mais en choisissant ces verbes, le collectif *Au jour le jour* ne délaisse pas les acteurs habituels de l'histoire sociale, les métayers et les mineurs, les apprentis et les couturières.

Choisir une approche par le quotidien et ses pratiques, plutôt que par les contours des groupes, c'est montrer de quelle façon l'appartenance aux classes populaires se fabrique et se perpétue de façon concrète, par des expériences répétées qui s'impriment jour après jour dans les corps, depuis la discipline inculquée sur le lieu de travail jusqu'à l'attente interminable devant des guichets d'aide sociale.

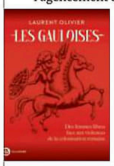
Le livre démontre aussi que le quotidien de ces femmes et de ces hommes est fait de tous les petits écarts qui permettent de desserrer, un temps, les pesanteurs sociales : cette histoire ne propose pas un grand récit héroïsant, déroulant barricades et grèves comme jalons d'une geste émancipatrice, mais une série de brèches ouvertes dans l'édifice des inégalités, par l'entraide face aux institutions dominantes ou à l'ordre patriarcal. Dans ces pages, les ménagères qui mettent en commun les premières machines à laver et se politisent ensemble les jours de lessive ont autant de dignité et d'importance que les insurgés des grands épisodes révolutionnaires. ■ A. LO.

AU JOUR LE JOUR. ÉCRIRE LE QUOTIDIEN DES CLASSES POPULAIRES EN FRANCE (XIXe-XXIe SIÈCLE), *d'Anaïs Albert, Fanny Gallot, Anne Jusseaume, Eve Meuret-Campfort, Clyde Plumauzille et Mathilde Rossigneux-Méheust*, La Découverte, 464 p., 24,50 €, numérique 17 €.

ENVIE D'ÊTRE PUBLIÉ ?
LES éditions amalthée
vos livres, des empreintes
RECHERCHENT DE NOUVEAUX AUTEURS
COLLECTIONS SPÉCIALISÉES
HISTOIRE-ESSAIS-POÉSIE
JEUNESSE- TÉMOIGNAGES
WWW.EDITIONS-AMALTHEE.COM
TÉL. 02 40 75 60 78

Libres gauloises

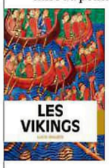
La période de l'âge du fer, qui commence vers 800 av. J.-C. et s'achève avec les conquêtes de César, au milieu du Ier siècle av. J.-C., coïncide, selon Laurent Olivier, archéologue et historien, avec un bref moment où, en Gaule, *« les femmes deviennent particulièrement visibles dans les données archéologiques »*. Pour s'approcher du rôle de ces souveraines, prophétesses, guerrières ou fondatrices de lignées, l'auteur s'attache, dans *Les Gauloises*, à se distancier de l'histoire coloniale écrite par les Romains, qui, eux, cantonnaient les femmes au foyer et les plaçaient, par la loi, sous tutelle perpétuelle. Et puisque *« les distinctions de genre sont d'abord des constructions sociales qui s'enracinent dans l'idéologie des organisations collectives »*, il reconstitue, dans une langue aussi précise que passionnée, l'agencement des sociétés auxquelles ces femmes ont appartenu. ■ SOPHIE BENARD



► ***Les Gauloises. Des femmes libres face aux violences de la colonisation romaine,*** *de Laurent Olivier, Tallandier, 432 p., 24,90 €, numérique 18 €.*

Tout sur les Vikings

Que sait-on des Vikings, ces guerriers navigateurs scandinaves qui, du VIIIe au XIe siècle, ravagèrent les rivages européens, suscitant la terreur parmi les populations ? Aujourd'hui objet de fascination, inspiration de nombreux divertissements à destination du grand public, ils restent largement méconnus sur le plan des faits historiques. Dans *Les Vikings*, la spécialiste française Lucie Malbos dresse un bilan de nos connaissances scientifiques. Afin de retrouver la trace de ce que furent historiquement les Vikings, l'autrice commence par examiner leur image – souvent erronée – dans nos sociétés contemporaines. Puis, comparant les récits médiévaux aux apports récents de l'archéologie, l'historienne établit l'ensemble des faits connus, par une série de chapitres courts et efficaces. Une mise au point menée avec enthousiasme, dans un champ de la recherche actuellement en plein renouvellement. ■ FRANÇOIS OTCHAKOVSKY-LAURENS



► ***Les Vikings,*** *de Lucie Malbos, PUF, 256 p., 16 €, numérique 12 €.*

Tristes substituts

C'est durant la première guerre mondiale que les ersatz ont commencé à envahir l'Europe, alors que les difficultés de réapprovisionnement ont laissé la saccharine remplacer le sucre ou les rutabagas les pommes de terre. Selon Fanny Lederlin, philosophe, nous faisons désormais, plus que jamais, l'expérience quotidienne de l'ersatz, par la *« camelote commerciale »* ou les aliments ultratransformés que nous consommons aussi bien que par les plateformes, interfaces et applications numériques que nous utilisons. Or, ces *« produits de fortune censés remplacer les vrais »* n'en possèdent aucune des qualités, et sont bien souvent de trop mauvaise facture pour être utilisé, voire se substituent à l'expérience directe que nous avions du monde. Dès lors, selon l'autrice, ce *« débordement »* d'ersatz menace nos capacités collectives et individuelles de compréhension, de réflexion et d'action. ■ SO. BE.



► ***Ersatz. L'ère du toc,*** *de Fanny Lederlin, PUF, 152 p., 15 €, numérique 12 €.*